

Lan INISAN, Emgann Kergidu. *La bataille de Kergidu*, traduit et présenté par Yves LE BERRE, postface d'Anne de MATHAN, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2015, 768 p.

Après la Seconde Guerre mondiale, les rares passionnés de la langue bretonne et de sa littérature se partageaient entre amoureux de la tradition, soucieux de la sauvegarde de la langue populaire, et disciples de la ligne élitiste inaugurée par Roparz Hemon qui, de son exil irlandais, continuait à encourager le développement d'une langue et d'une littérature nouvelles au service d'un mythe futur national. Dans le premier numéro de *Gwalarn* (1925-1944) avait paru un « premier et dernier manifeste en langue française » cosigné par Roparz Hemon et Olier Mordrel qui affirmait que la revue « fournira des travaux d'une irréprochable tenue littéraire, et, fermant la porte aux patois (même décorés du nom de dialectes), adoptera une langue de forme classique et une orthographe rigoureusement unique [...] ». En conséquence, l'héritage des auteurs anciens devenait caduc – les plus exaltés allant jusqu'à qualifier les parlers vernaculaires de « patois britto-romans » –, tandis que la langue de l'Église, prestigieuse pendant des siècles aux yeux des fidèles, se voyait reléguée au rang de vulgaire « breton de curés ».

Les années 1970 virent le développement de mouvements à caractère ethnique dans de nombreuses régions du monde, dont la Bretagne¹⁰. Quel que fût le point de vue des défenseurs du breton, tous, *volens nolens*, avaient intériorisé l'esprit puriste de *Gwalarn*. L'œuvre en breton de Per-Jakez Hélias, le plus célèbre des auteurs de la lignée dite régionaliste, en témoigne abondamment. Yves Le Berre et moi avons entamé à cette époque d'intenses discussions la remise en cause de ces *a priori* idéologiques qui freinaient la réflexion scientifique sur la langue bretonne, que les circonstances venaient de placer sur le devant de la scène médiatique. C'est dans ce cadre qu'Y. Le Berre entama son exploration de la littérature bretonne ancestrale, en commençant par la traduction et l'analyse d'*Emgann Kergidu*, considéré à l'époque comme une œuvre mineure. Il en fit en 1977, sous la direction de François Falc'hun, le sujet de sa thèse de troisième cycle. Il étendit ensuite cette recherche à la rédaction d'une thèse de doctorat d'État sur *La Littérature de langue bretonne – Livres et brochures entre 1790 et 1918* (Emgleo Breiz, 1994). Seul ou en collaboration, il continue depuis à mettre à la disposition des étudiants et du public des textes en breton demeurés inaccessibles (*Prosper Proux : 1811-1873 : un poète et chansonnier de langue bretonne*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 1984 ; *Liv'r el labourer* de Joachim Guillôme, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 1991 ; *Kastel Ker Iann Keranskour* de Laouënan, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2004)... Il a restitué leur statut de

10. Voir FISHMAN, Joshua, *The Rise and Fall of the Ethnic Revival : Perspectives on Language and Ethnicity*, Berlin, Mouton, 1985.

véritables œuvres littéraires à de grands textes comme *La Vie de sainte Nonne* (Brest, Centre de recherche bretonne et celtique/Minihi Levenez, 1999), *La Passion et la Résurrection bretonnes de 1530* (Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, Université de Bretagne occidentale, 2011), et la riche anthologie *Entre le riche et le pauvre* (Brest, Emgleo Breiz, 2012)¹¹, œuvres que les philologues traitaient comme de simples matériaux bruts, une sorte de gangue informe de laquelle ils extrayaient de précieuses tournures et des mots anciens.

La publication en 1977 de la traduction française de *Emgann Kergidu, ha traou-all c'hoarvezet e Breiz-Izel, epad Dispac'h 1793* (première édition : Brest, Lefournier, 1877-1878, 2 vol.) sous le titre de *La Bataille de Kergidu et autres événements survenus en Basse-Bretagne pendant la révolution de 1793* aurait pu sembler une gageure pour l'éditeur Robert Laffont si elle n'avait été précédée par le succès foudroyant du *Cheval d'Orgueil* de Per-Jakez Hélias paru deux ans plus tôt dans la collection « Terre humaine ». L'époque était résolument au régionalisme, ce qu'atteste le succès de l'émission *Apostrophes* du 8 juillet 1977 intitulée « Quelle Bretagne ? Quels Bretons ? » qui réunit – ou opposa – Hélias, Yves Le Berre, Charles Le Quintrec, Youenn Gwernig et Xavier Grall. La traduction française d'Yves Le Berre permit à un public qui avait perdu le contact avec le breton écrit de renouer avec un texte qui, pendant des décennies, avait été un best-seller dans la région.

Le livre tire son nom d'une bataille qui se déroula le 24 mars 1793 en Léon lors d'une révolte paysanne contre la levée en masse : les paysans léonards, qui auraient volontiers défendu leur terroir s'il avait été directement menacé, refusaient d'être envoyés défendre les lointaines frontières de la Patrie en danger. L'auteur, l'abbé Alain-Marie, dit *Lan*, Inisan (1826-1891), originaire de Plounevez-Lochrist, était issu d'une famille de riches paysans-propriétaires. Ordonné prêtre en 1851, il exerça son ministère dans des paroisses rurales du Finistère pendant une dizaine d'années, sans jamais vraiment se fixer, certainement à cause de son caractère chicanier et probablement aussi de ses idées légitimistes outrancières. Professeur en Normandie, il occupa brièvement un poste de curé dans une petite paroisse de l'évêché d'Évreux qu'il quitta au moment de l'arrivée des Prussiens. Revenu chez lui, il y resta trois ans et commença à écrire en breton. En 1874, il fut nommé au collège Notre-Dame-de-Bon-Secours à Guingamp où il enseigna pendant cinq années aux élèves de septième, avant de prendre sa retraite à l'âge de 53 ans.

La bataille elle-même ne constitue que l'un des épisodes de l'ouvrage, qui nous fait aller du Léon à Quimper, à Lamballe et à Guingamp. Il s'agit en réalité d'un recueil d'épisodes séparés dont la seule unité est d'ordre idéologique. Comme l'écrit justement le chanoine Falc'hun dans son introduction : « Sous couvert d'histoire, *La Bataille de Kergidu* est en réalité un ouvrage de propagande royaliste contre une

11. Cf. le compte rendu que j'en ai donné dans ces colonnes, tome xci, 2013, p. 469-471.

III^e République présentée comme liée par nature aux excès les plus regrettables de la Révolution française ». Tout est dit. Les Bretons sont fidèles à leur roi et à leur foi, dotés de grandes qualités morales et de toutes les vertus paysannes, tandis que les républicains sont des « étrangers impies », brutaux, buveurs, des brutes impitoyables dont le principal souci est de dépouiller et de massacrer les prêtres et les gens de bien. Ceux qui les servent, comme le prêtre jureur (« intrus ») Loull ar Bouc'h, sont des traîtres qui ne méritent que la mort... Le récit fourmille d'in vraisemblances, d'erreurs historiques, d'exagérations qu'il faut accepter de prendre pour argent comptant si l'on veut se laisser emporter par l'action. Car il est écrit dans un breton admirable, comme dans ce passage où le héros, pour échapper à ses poursuivants, se laisse glisser le long d'une corde pour descendre du clocher de Berven où il est allé nuitamment accrocher un drapeau :

« En eun taol-kount, e santis lost ar gordenn, a ioa eur c'houlm teo enn-han, o rikla a-biou va boutou hag o tont betek pennou va glin. Eat oa ar gordenn enn he hed, ha me sellet d'an douar ; Siouaz ! Edon c'hoaz da nebeuta pemzek pe ugent troatad ! Chom a riz eur pennad da sonjal ; eur goall lamm am boa da ober... Hag an avel a c'houeze atao, an c'hase hag am digase muioc'h breman eged arao, abalamour m'edon e lost ar gordenn. Taolet ha distaolet e vezen ouc'h an tour ; blounset ha bronduet e veze va c'horf ; ne rean ket a van. »

« Tout à coup, je sentis le bout de la corde, qui formait un gros nœud, glisser sur mes chaussures et monter jusqu'à mes genoux. J'avais parcouru toute la corde ; je regardai vers le sol. Hélas ! Il restait encore au moins quinze ou vingt pieds ! Je m'arrêtai un moment pour réfléchir : j'avais à sauter d'une bonne hauteur... Et le vent soufflait toujours, me balançant encore plus qu'avant, puisque j'étais au bout de la corde. J'étais constamment projeté contre le clocher ; mon corps était meurtri et contus ; je n'y prêtais pas attention. »

Le livre de Lan Inisan paraît aujourd'hui pour la première fois en édition bilingue. La traduction, parfaitement fidèle à l'original, se lit comme un texte écrit directement dans le français de l'époque. Seul ouvrage profane ayant connu un grand succès populaire, il donne accès à la mentalité d'une époque qui nous est devenue étrangère, ainsi que le souligne Anne de Mathan dans sa postface. Les apprentis bretonnants y trouveront une langue authentique, celle qui aurait pu se développer en un véritable outil littéraire moderne s'appuyant sur les ressources de la langue si les circonstances l'avaient permis.

Ajoutons que le livre cartonné est un bel objet qui entre dans une collection qui fait honneur au Centre de recherche bretonne et celtique qui en a assuré l'édition.

Jean LE DÛ
professeur émérite des Universités, Université de Bretagne occidentale, Brest